

DÉBATS POLITIQUE

« Sur chacun des chantiers qui ont occupé ma vie, nous régressons » : les extraits du discours de Jean Pisani-Ferry pour sa Légion d'honneur

Le 4 septembre, à Paris, au ministère de l'économie et des finances, le social-démocrate, partisan de l'économie ouverte, de l'intégration européenne et de la transition écologique, a dressé un bilan critique de son parcours et de sa génération.

Par Jean Pisani-Ferry (Professeur d'économie à Sciences Po (Paris))

Publié le 19 septembre 2025 à 19h00, modifié le 20 septembre 2025 à 09h13

· Lecture 6 min.

Article réservé aux abonnés

[Jeudi 4 septembre, 19 h 30, Paris. Grand salon Michel-Debré, à Bercy. Jean Pisani-Ferry répond à l'hommage que vient de lui rendre Eric Lombard, qu'il connaît depuis longtemps. Ils ont tous deux été membre du « groupe des Arcs » un club informel de hauts fonctionnaires et économistes de centre gauche.]

Lire aussi | [Le bilan amer de deux baby-boomeurs, Jean Pisani-Ferry et Jean-Louis Bourlanges](#)

Une remise de décoration, c'est une oraison funèbre avec droit de réponse. Et celle-ci tombe bien parce que j'ai des choses à dire. (...)

Nous ne sommes pas dans un moment où l'on peut simplement se réjouir d'avoir accompli son petit parcours. Nous sommes dans un moment où chacun est forcé de s'interroger sur la responsabilité qui est la sienne dans l'état actuel de notre pays et ce qu'il peut faire pour l'aider à en sortir.

J'ai été un avocat de l'économie ouverte, de l'intégration européenne, et de la transition écologique. Je ne renie pas ces causes, pas plus que je ne renie mon engagement social-démocrate, auquel je crois avoir été fidèle. Mais sur chacun de ces chantiers, force est d'admettre que nous régressons.

Lire aussi | [Les reculs écologiques se multiplient en Europe](#)

J'ai commencé ma vie professionnelle au Cepii [*Centre d'études prospectives et d'informations internationales*] (...). A la fin des années 1970, on ne parlait pas encore de mondialisation mais Raymond Barre, conscient des mutations en cours, avait voulu créer cet institut spécialisé sur l'économie internationale. J'y ai travaillé à deux reprises, avant de le diriger de 1992 à 1997. J'y ai recruté Agnès Bénassy, Laurence Boone, Lionel Fontagné, ainsi que Philippe Martin, qui nous a brutalement quittés il y a deux ans. Ceux qu'on a appelés la « bande du Cepii » portaient une vision positive de l'ouverture. En partie à juste titre : celle-ci a été un puissant facteur de croissance dans le monde, et a permis qu'un milliard et demi de personnes sortent de l'extrême pauvreté.

Mais en partie seulement : nous n'avons pas anticipé l'ampleur du choc que cette mondialisation allait induire dans les pays avancés, ni ses conséquences pour l'emploi et les régions affectées, ni a fortiori ses incidences politiques. Il a fallu, pour nous ouvrir les yeux, attendre [l'article](#) sur le choc

« Sur chacun des chantiers qui ont occupé ma vie, nous régressons » : les extraits du discours de Jean Pisani-Ferry pour sa Légion d'honneur chinois publié en 2013 par trois économistes américains [David] Autor, [David] Dorn et [Gordon] Hanson. Ceux-ci ont montré à quel point cette ouverture mal accompagnée avait, aux Etats-Unis, détruit des emplois et dévasté des régions. Elle est très probablement à l'origine de ce que l'on voit se développer aujourd'hui aux Etats-Unis, sur le plan politique.

Les mêmes nous disent aujourd'hui que le deuxième choc chinois qui est en cours sera plus dévastateur encore, parce que ce ne sont plus les industries intensives en main-d'œuvre qui sont menacées, mais le cœur de nos systèmes d'innovation. Et il est vrai que dans une écrasante majorité de domaines-clés pour l'innovation industrielle, la recherche chinoise est désormais en avance sur la recherche américaine et, bien entendu aussi, sur la recherche européenne.

Lire aussi | [La Chine peut-elle être un modèle économique pour l'Europe? L'avis des experts Nicolas Dufourcq et Alice Ekman](#)

L'atout de la Chine, c'est de combiner – ce que nous ne savons pas faire – la planification et la concurrence. C'est la clé du succès (...). La planification sans la concurrence génère des rentes improductives. La concurrence sans la planification, c'est le risque du court-termisme.

Allons-nous être capables de réunir planification et concurrence ? Ou allons-nous laisser un régime autoritaire ramasser la mise ? A [l'institut] Bruegel, il y a quelques heures [le 4 septembre, donc], nous avons eu une discussion animée sur l'efficacité économique respective des démocraties et des autocraties. Il y a trente ans, jamais nous n'aurions eu une telle discussion. Notre hubris nous avait conduits à croire que les premières avaient gagné la guerre froide. Nous mesurons aujourd'hui l'ampleur de notre erreur.

J'en viens à l'Europe. Comme pour beaucoup de Français de ma génération, mon « passage à l'Europe » a débuté en 1983. C'est cette année-là que se sont dissipées les illusions sur « l'autre politique » et que le président François Mitterrand a fait le choix fondateur de demeurer dans le SME [Système monétaire européen]. Quelques années plus tard, Jacques Delors, alors président de la Commission [européenne], allait mettre en branle la mécanique qui nous conduirait à l'euro.



Jean Pisani-Ferry, à Paris, le 5 décembre 2023. VINCENT ISORE/IP3 PRESS/MAXPPP

J'ai eu la chance de rejoindre [comme expert] la Commission au moment où le projet monétaire prenait corps. Je ne suis certainement pas un des pères de l'euro mais je revendique d'avoir œuvré à sa genèse, comme coauteur du rapport « One Market, One Money » de 1990. Aujourd'hui, l'euro est le succès européen le plus éclatant. Et il l'est, en dépit du fait que seuls 20 des 27 membres de l'UE l'ont

« Sur chacun des chantiers qui ont occupé ma vie, nous régressons » : les extraits du discours de Jean Pisani-Ferry pour sa Légion d'honneur adopté. Il l'est, en dépit des chocs très violents de la crise qui a fait que dans les années 2010-2015 beaucoup considéraient que l'euro était finalement appelé à disparaître.

Lire aussi notre article de 2020 |

[L'euro, une construction encore inachevée](#)

(...) Les limites de ce succès sont cependant qu'il n'en a entraîné aucun autre. La monnaie européenne n'a induit ni intensification des échanges, ni formation d'un marché des capitaux unifié, ni augmentation du budget communautaire. C'est seulement en réponse à un risque de fragmentation financière que les Européens se sont décidés, en 2012, à mettre en place une supervision bancaire intégrée. Et comme le rappelait récemment Mario Draghi, dont on sait le rôle qu'il a joué dans le sauvetage de l'euro, l'année 2025 avait mis fin à l'illusion selon laquelle l'entité économique européenne pouvait se développer en une puissance géopolitique. Il y a une discontinuité entre les deux. Et aujourd'hui nous voyons les limites de cette aventure importante, réussie, mais qui n'a pas eu de conséquence [*politique*].

La bataille pour l'affirmation européenne est loin d'être gagnée.

Comme beaucoup d'entre vous sans doute, j'ai été choqué par la photo d'Ursula von der Leyen souriant à Donald Trump après la conclusion d'un accord commercial manifestement déséquilibré (...). Si c'est le prix à payer pour que les Américains ne se l'abandonnent pas entièrement l'Ukraine, j'ai trouvé qu'il était élevé. Ce n'est pas pour aboutir à un tel résultat que [Jean] Monnet, [Jacques] Delors et des générations d'Européens se sont battus. Ce n'est pas à cette Europe-là que j'ai adhéré et ce n'est pas elle qui peut recueillir le soutien des peuples.

Le troisième thème sur lequel je me suis engagé professionnellement est celui de la transition écologique. Ce n'est pas, contrairement aux deux précédents, un engagement de longue date : cela fait cinq ans seulement que j'ai commencé à y travailler sérieusement et que j'ai (...) pris la présidence – non exécutive – de l'Institut d'économie pour le climat.

Lire aussi |

[« La Révolution obligée » : pour une transition écologiquement soutenable](#)

Ma première publication significative sur ce thème a été une note du Peterson Institute où je m'interrogeais : « Pourquoi est-ce qu'on nous dit que la transition écologique va faire de la croissance et créer des emplois ? » Comme économiste, on a plutôt tendance à penser que c'est un choc d'offre négatif, de la destruction de capital. Ce papier (...) m'a valu la commande d'un rapport pour la première ministre Elisabeth Borne (...). La préparation du rapport a été une très belle expérience collective (...).

J'étais cette semaine à Bruxelles. J'ai constaté que le climat était devenu un gros mot. On nous a expliqué qu'il ne fallait pas parler de climat, mais de compétitivité. On essaye de préserver l'ambition, mais on n'ose plus la désigner. Les populistes n'ont pas besoin d'être au gouvernement pour influencer les politiques publiques. Il suffit que la tentation de la démagogie soit là pour que les effets se fassent sentir. Mais à force de pusillanimité, à force de recul tactique, l'Europe risque de manquer la très grande transformation à l'avant-garde de laquelle elle avait voulu se placer. (...)

Sur les trois enjeux qui ont marqué ma vie professionnelle (l'économie ouverte, l'Europe, et la transition climatique) la réalité est que nous reculons. Sans doute faute de courage politique, mais certainement aussi parce que nous avons gravement sous-estimé les conséquences sociales et territoriales de nos choix collectifs.

Les économistes en portent une partie de la responsabilité : des années durant ils ont raisonné sur des agrégats et négligé de s'intéresser aux effets distributifs des orientations qu'ils préconisaient, au prétexte que les gains d'efficacité ainsi dégagés permettraient de compenser les perdants. C'est cependant une approximation coupable. Ce qu'il faut, c'est apprécier, politique par politique, quels sont les perdants et déterminer concrètement par quels outils, fiscaux, budgétaires, ou industriels, les gains leur seront transférés des premiers aux seconds. Qu'il s'agisse d'ouverture économique, de

« Sur chacun des chantiers qui ont occupé ma vie, nous régressons » : les extraits du discours de Jean Pisani-Ferry pour sa Légion d'honneur réformes européennes ou de transition écologique, la question de l'équité doit être centrale. C'est vrai en matière de répartition des gains. Ça l'est plus encore en matière de partage des sacrifices. (...)

Lire aussi | [En Europe, une si difficile réindustrialisation](#)

En tant que citoyen, je reste essentiellement un social-démocrate. J'ai rejoint [la campagne présidentielle d'Emmanuel Macron] en 2017 parce que je pensais que le jeu de rôle entre la gauche et la droite, qui exagéraient leurs différences, nourrissait le désenchantement démocratique et l'extrémisme. J'ai pris au sérieux la promesse d'une politique « *et de droite, et de gauche* » et me suis préparé à faire des compromis tels qu'ils se pratiquent chez beaucoup de nos voisins. Je crois que le programme de 2017 était fidèle à cette inspiration.

J'ai cependant compris assez vite que le curseur de la balance entre les idées qui viennent de la gauche et celles qui viennent de la droite s'est peu à peu déplacé. Ceux qui, comme moi, s'étaient engagés sur un projet d'émancipation et d'égalité des règles avaient du mal à se retrouver dans la politique de l'exécutif. C'est ainsi que je me suis peu à peu transformé en vieux grognard du macronisme : trop déçu pour adhérer encore, mais trop fidèle pour rompre vraiment. C'est une situation qu'un certain nombre de gens qui sont dans cette salle partagent avec moi. Je ne sais pas bien ce qui s'est passé. Je crois qu'il faudra un jour en faire le récit.

Vous me pardonnerez j'espère cette réponse sans joie et sans humour (...), je ne sais pas bien mêler les genres. Et surtout, je n'en avais pas envie, à la veille d'un épisode politique qui encore une fois, marquera probablement que notre pays est entré dans une ère de grave instabilité politique, avec la menace ultime d'un basculement vers l'autoritarisme.

Lire le discours de Jean-Louis Bourlanges | [« Ma génération n'a pas été à la hauteur de ce dont elle a hérité » : les extraits du discours de Jean-Louis Bourlanges pour sa Légion d'honneur](#)

Jean Pisani-Ferry (Professeur d'économie à Sciences Po (Paris))

Le Monde Ateliers

Découvrir

Cours du soir

De l'art de juger : dans les coulisses des procès

Cours du soir

Le Proche-Orient, deux ans après le 7 octobre

Atelier d'écriture

Quinze heures d'apprentissage avec Jean Rouaud

Voir plus

